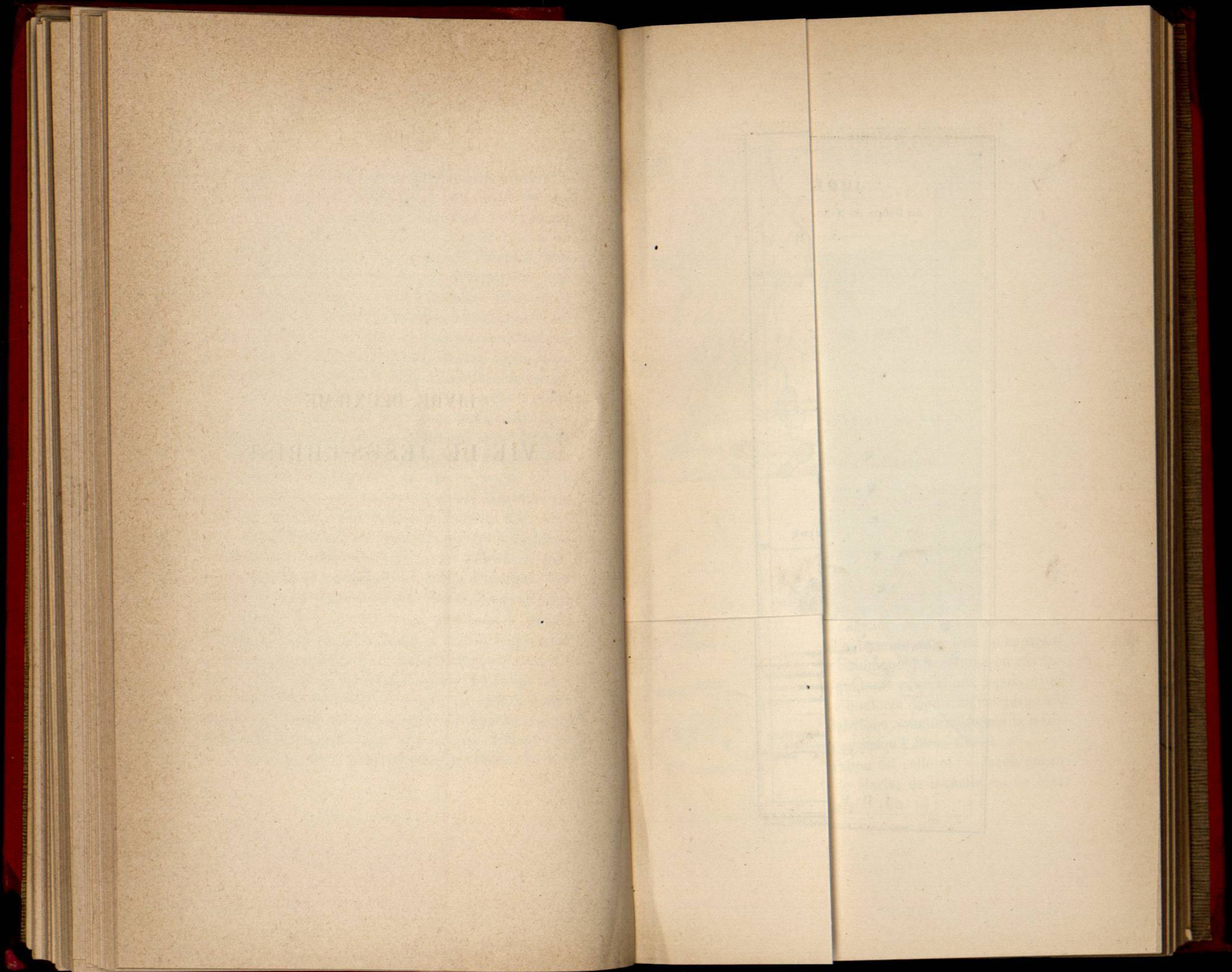


Les Machabées.

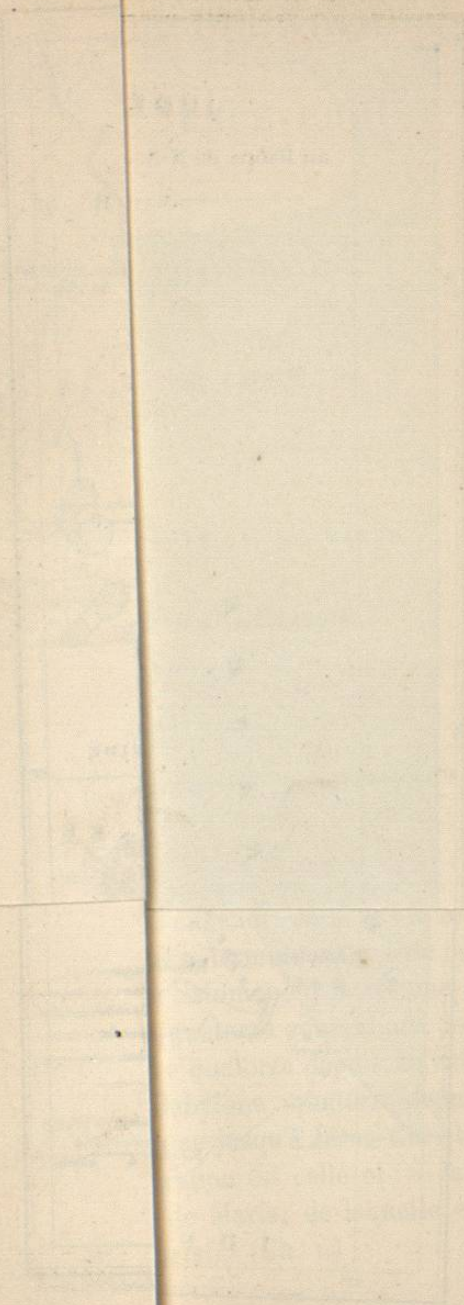
Apôtres par leur vaillance, qui défit des armées innombrables ; par leur piété, qui releva l'autel du vrai Dieu et restaura le temple de Jérusalem, ils le furent aussi par leurs alliances avec Rome et Sparte. Voici, en témoignage, ce que nous lisons dans la Sainte Écriture : « Sachez, écrivaient-ils aux Lacédémoniens, que nous n'avions jamais cessé, depuis notre alliance, de nous souvenir de vous dans les fêtes solennelles, et les autres jours où cela se doit, et dans les sacrifices que nous offrons au Seigneur, et dans toutes nos cérémonies, selon qu'il est du devoir et de la bienséance de se souvenir de ses frères. Nous nous réjouissons de la gloire dans laquelle vous vivez. Mais pour nous, nous nous sommes vus dans de grandes afflictions et en diverses guerres ; et les rois qui nous environnent nous ont souvent attaqués. Cependant nous n'avons voulu être à charge, ni à vous ni à nos autres alliés, dans tous ces combats, car nous avons reçu du secours du ciel ; nous avons été délivrés, et nos ennemis ont été humiliés. » (I. Mach. XII.) Mais voici que nous entendons sonner l'heure où va s'accomplir la grande Promesse. Les figures du Christ vont céder à la réalité, les prophéties s'accomplir ; le peuple de fer a déjà brisé le peuple d'airain, qui avait brisé le peuple d'argent, lequel avait détruit le royaume d'or de Nabuchodonosor : les fils de la Louve sont vainqueurs du monde ; les temps marqués par Daniel sont finis ; le sceptre est sorti de Juda : Hérode le Grand a reçu du sénat le titre de roi de Judée, César-Auguste régné sur la terre. Elle fait silence et se recueille pour recevoir le *Désiré des Nations*.

LIVRE DEUXIÈME

VIE DE JÉSUS-CHRIST



LIBRE DE KAME
VIL DE DES-CHINE



LIVRE DEUXIÈME

VIE DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE I.

VIE CACHÉE.

I.

INCARNATION DU VERBE.

Récit de l'Évangile.

Ouvrons l'Évangile selon saint Matthieu et lisons. Y a-t-il parole plus sainte que celle de l'Évangile ? Ce Livre Sacré est une table chargée de fruits célestes, où est préparé aux âmes un banquet divin.

« Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de Dieu, fils d'Abraham. Abraham engendra Isaac, Isaac engendra Jacob, Jacob engendra Juda et ses frères.. » et lorsque l'évangéliste a terminé cette liste où apparaissent Jessé, David et Salomon, il la résume en ces termes : « Ainsi il y a quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David ; quatorze depuis David jusqu'à la transmigration de Babylone ; quatorze depuis la transmigration de Babylone jusqu'à Jésus-Christ. »

La dernière génération est celle-ci : « Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. » (Ch. 1.)



« Or voici quelle fut la génération de Jésus-Christ. Lorsque Marie, sa mère, eut été fiancée à Joseph, avant qu'ils vinssent ensemble, il se trouva qu'elle avait conçu du Saint-Esprit. Et parce que Joseph, son mari, était un homme juste, et qu'il ne voulait pas la perdre, il résolut de la renvoyer en secret. Mais comme il était dans cette pensée, voilà que l'ange du Seigneur lui apparaît en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains pas de recevoir Marie, ton épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu l'appelleras du nom de Jésus ; car c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés. Et tout cela fut fait pour l'accomplissement de ce que le Seigneur avait dit par le prophète Isaïe : « Voilà qu'une vierge concevra, et elle enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. » Or, Joseph sortant du sommeil, fit ce que l'ange du Seigneur lui avait ordonné et reçut Marie son épouse... » (Matthieu 1.)

Il y a ceci de remarquable dans l'Évangile de saint Mathieu, c'est qu'il suit la vie de Notre-Seigneur, en montrant que partout il accomplit ce que les prophètes avaient dit de lui. Saint Luc, comme nous allons le voir, affirme immédiatement la royauté de Jésus-Christ,

« Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge, qu'avait épousée un homme nommé Joseph, de la maison de David ; et le nom de la vierge était Marie. Étant donc entré où elle était, l'ange lui dit : Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. Marie l'ayant entendu fut troublée, et elle se demandait quelle pouvait être cette salutation. Aussitôt l'ange lui dit : Ne craignez point, Marie ; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus. Il sera grand, et

s'appellera le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin. Cependant Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il ? Car je ne connais point d'homme. L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. Et voilà qu'Élisabeth, votre parente, a conçu elle-même un fils en sa vieillesse ; et ce mois est le sixième pour celle qui était appelée stérile : car rien n'est impossible à Dieu. Alors Marie reprit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange s'éloigna d'elle. » (Luc 1.)

L'Évangéliste saint Marc s'attache surtout à faire le récit des miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tandis que saint Jean prend soin de prouver sa divinité.

Nous empruntons à saint Luc, « qui écrit l'histoire de ce qu'il a appris, avec ordre » selon son expression, ce qui regarde la naissance de Jésus.

« Or, dit-il, il arriva qu'en ces jours il parut un édit de César Auguste, pour le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire, chacun en sa ville. Joseph aussi monta de Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée dans la cité de David, qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être inscrit avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Et comme ils étaient là, il arriva que les jours de l'enfantement furent accomplis. Et Marie mit au monde son fils premier-né ; elle l'enveloppa de langes, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de place pour eux dans l'hôtellerie. Or, en la même contrée, il y avait des bergers qui veillaient, et observaient les veils-

les de la nuit, à la garde de leurs troupeaux. Et voici que l'angedu Seigneur parut auprès d'eux, et une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : Ne craignez point ; car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, dans la cité de David. Et voici, pour vous le signe : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Au même moment se joignit à l'ange la multitude des armées célestes louant Dieu et disant : Gloire dans les hauteurs à Dieu ; et sur terre, paix aux âmes de bonne volonté. Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se dirent entre eux : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce prodige qui est arrivé, et que le Seigneur nous a fait connaître. Ils vinrent donc en toute hâte, et ils trouvèrent Marie, et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche. Ayant vu ils connurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet Enfant. Et tous ceux qui entendaient en furent dans l'admiration, ainsi que du récit qui leur avait été fait par les bergers. Or, Marie gardait toutes ces choses, les méditant en son cœur. Et les bergers s'en retournèrent glorifiant Dieu et le louant de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, comme il le leur avait été dit. » (Luc II.)

A notre tour, admirons avec quelle force Dieu exécute ses plans éternels ; avec quelle suavité, il conduit toutes choses à ses fins ; avec quelle calme lenteur, en apparence, il réalise ses desseins.

Il y a plus de quarante siècles que la promesse de ce divin Enfant a été faite à l'humanité : cet Enfant est tout aux yeux du Père des cieux. Si les hommes soupirent après sa naissance, l'Éternel n'a pas moins hâte de contempler son Verbe, revêtu de notre humanité, brillant des grâces de l'enfance, entre les bras,

et sur le sein de la Vierge immaculée, Marie. Il a préparé sa venue, durant ces quatre mille ans, avec une grandeur que nous avons vue, dans l'étude du Messie promis et annoncé. Les prophètes qui le peignaient trait pour trait, dans sa personne et sa vie, ont succédé aux figures ; les traditions primitives ont été emportées, des plaines de Sennaar, par les peuples qui se dispersaient, jusqu'aux extrémités de la terre ; des apôtres choisis ont été donnés aux nations ; des rois tout-puissants ont adoré, dans la personne du vrai Dieu, son Verbe, qui ne fait qu'un avec lui ; les peuples paraissant et disparaissant ont salué son avènement ; l'orient et l'occident, instruits par le prophète Daniel, ont vu, avec une mystérieuse émotion, la pierre qui se détachait de la montagne, et brisait tous les empires, en les soumettant à celui du Christ... le Christ, le voici dans la crèche, enveloppé de langes, réchauffé entre les bras de la Vierge, sa mère. O Christ, nous vous adorons et nous vous bénissons, en attendant que vous vous leviez, que vous vous élançiez jusqu'au Calvaire, où par votre croix vous rachèterez le monde ; en attendant, que votre règne arrive, que le ciel et la terre vous adorent, au sein de votre empire qui n'aura jamais de fin ; car le jour où il cessera, ici-bas, avec le genre humain couché dans le tombeau, il ressuscitera avec lui pour l'éternité, où par votre miséricorde, nous règnerons avec vous.

L'Incarnation!

Que personne ne se récrie contre ce mystère ! Rien n'est plus digne de Dieu que de se faire homme.

En effet, s'il convient que l'homme raisonne, puisqu'il est raisonnable de sa nature, il convient de même à Dieu de se montrer bon, puisque la bonté est son es-

sence, et qu'il entre dans la nature de la bonté de donner ce qu'elle a, et de se donner elle-même. C'est un principe : Le bien est diffusif de lui-même : *Bonum est sui diffusivum*.

Or, nous le demandons avec saint Denys l'aréopagite : « Y a-t-il pour Dieu une manière plus excellente de se donner lui-même que de se faire homme, puisque dans l'union du Verbe avec l'Homme-Christ, l'humanité élevée jusqu'à la divinité ne compose plus en Jésus-Christ qu'une Personne, et une Personne adorable, qui est celle du Fils de Dieu, vrai homme et vrai Dieu ? » (De divin. Nom. 1.)

Saint Jean Damascène dit que « le mystère de l'Incarnation met d'un seul coup en évidence la bonté de Dieu sa sagesse, sa justice, sa puissance ou sa vertu. » Et saint Thomas commentant ces paroles ajoute : « Sa bonté, parce qu'il n'a pas dédaigné la faiblesse de l'être qu'il a formé lui-même ; sa justice, parce que, après la défaite de l'homme, il n'a pas donné à un autre qu'à l'homme de vaincre le tyran, et qu'il n'a point usé de violence pour arracher l'homme à la mort ; sa sagesse, parce qu'il a trouvé le moyen le plus convenable d'acquitter une dette très difficile à payer ; sa puissance ou sa vertu infinie, parce qu'il n'y a pas d'œuvre plus grande qu'un Dieu se faisant homme. (P. I. , Q. I. , Art. 1.)

L'Incarnation du Verbe est donc le plus grand œuvre de Dieu. « La sagesse humaine, dit Bossuet, demande souvent : Qu'est venu faire un Dieu sur la terre ?... A cela je dis un mot : c'est qu'il a dessein de se faire aimer. Que si l'on me presse encore et que l'on me demande : Est-ce donc une œuvre si digne de Dieu que de se faire aimer de sa créature ? Ah ! c'est ici, Chrétiens, que je vous demande vos attentions, pendant que je tâche de développer les mystères de l'a-

mour divin... Disons que le Dieu de tout l'univers ne devient notre Dieu en particulier que par l'hommage de notre amour. Pourrai-je bien ici expliquer ce que je pense ? L'amour est en quelque sorte le Dieu du cœur. Dieu est le premier principe et le moteur universel de toutes les créatures ; c'est l'amour aussi qui fait remuer toutes les inclinations et les ressorts du cœur les plus secrets : il est donc, ainsi que je l'ai dit, en quelque sorte le Dieu du cœur, ou plutôt il en est l'idole qui usurpe l'empire de Dieu. Mais afin d'empêcher cette usurpation il faut qu'il se soumette lui-même à Dieu, afin que notre grand Dieu, étant le Dieu de notre amour, soit en même temps le Dieu de notre cœur... Après cela, quelqu'un peut-il s'étonner si un Dieu descend pour se faire aimer ? Qu'il se fasse homme, qu'il s'anéantisse, qu'il se couvre tout entier de chair et de sang : tout ce qui est indigne de Dieu devient digne de sa grandeur aussitôt qu'il tend à se faire aimer. » (Sermon pour l'Annonciation.)

Ces réflexions si profondes et si vraies, qui jaillissent des entrailles mêmes de l'humanité, nous toucheraient et nous convaincraient s'il sagissait d'un père, d'une mère et de leurs enfants : d'un époux, d'une épouse, d'un ami. Nous dirions alors : Que ne fait-il pas ce noble cœur pour conquérir l'amour dont il a faim et soif ? Rien ne lui coûte, pourvu que l'amour réponde à son amour. Mais quand il s'agit de notre Dieu, il semble que nous cessons de voir, et notre cœur se glace. Alors plaçant la main sur notre poitrine, nous disons, au moins par nos actes : Ici, c'est mon empire : ici, je suis roi. Nul que moi n'y commande. Je donne mon cœur à qui je veux ; je suis libre de l'élever au ciel, ou de le jeter aux abîmes ; de le donner à la créature ou bien au Créateur.

Qu'arrive-t-il souvent ? l'homme aveugle refuse à Dieu

son cœur, en lui refusant son amour. Il se fait dieu en s'aimant lui-même, puisque tout amour, en dehors de celui que nous portons à notre Dieu, est un amour intéressé ; un amour personnel ; un amour égoïste. Celui-là, ô Christ Jésus, demeure insensible à tes divines avances, et vainement pour lui tu es descendu du ciel. Il te dédaigne, et même il détourne la tête en disant : l'Incarnation ! C'est un mystère que je n'admets pas.

Mystère !

Il y a longtemps que cette parole a été prononcée pour la première fois, et elle a trouvé sa réponse.

Le mystère, a-t-on dit, signifie particulièrement toute vérité que la foi nous enseigne et qui est au-dessus de la raison humaine. Telles sont l'unité d'un Dieu en trois personnes, l'incarnation du Verbe, la présence réelle de Jésus-Christ sous les espèces eucharistiques, etc.

Pour moi, j'admets ces mystères pour deux motifs principaux : 1° parce que j'admets que Dieu peut faire des choses que mon intelligence ne peut pas pénétrer ; 2° parce que je regarde comme une impertinence de ne pas croire à la parole d'un honnête homme, et quand c'est Dieu qui parle, l'impertinence est souveraine, si on ne le croit pas.

Toute la question est donc de savoir si Dieu a parlé et révélé les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, et de la Rédemption. Oui, Dieu a parlé, l'évangile en est témoin, et aussi notre auguste mère l'Église catholique.

L'incrédulité alors fait volte face et dit : je n'admets pas ce que je ne comprends pas.

Ceci n'est pas sérieux, et la bouche qui profère une pareille sentence ne parle pas de l'abondance d'un

cœur éclairé, s'il est loyal. Car il y a partout en nous et en dehors de nous, des choses que nous ne comprenons pas. Il y en a dans ces fils électriques qui transmettent notre pensée au bout du monde, instantanément. Il y en a dans la fleur que nous cueillons et qui porte en elle le secret de la végétation ; dans cet animal qui court rapide comme le vent, et qui me jette en passant cette question mystérieuse : Dis-moi d'où vient le mouvement ? Il y en a pour mon regard qui contemple l'azur profond du ciel, et qui interroge tous les par-delà, jusqu'à l'infini ; il y en a en moi à satiété, des mystères, et je renonce absolument à expliquer comment à l'instant ma main peut obéir à ma volonté qui lui commande de tracer ces lignes. D'où il suit que les incrédules eux-mêmes sont obligés d'admettre une foule de choses qu'ils ne comprennent pas.

Saint Augustin, dans une discussion précisément sur l'Incarnation du Verbe éternel, disait à quelqu'un qui doutait : Explique-moi le mystère du Verbe humain, je t'expliquerai le mystère de l'Incarnation du Verbe divin.

La question est trop grave pour ne pas trouver ici une explication, et le P. Ventura a trop bien commenté saint Augustin pour que nous ne lui empruntions pas une page de sa conférence sur le sujet qui nous occupe.

« Pour bien comprendre la belle doctrine de saint Augustin, que je vais vous exposer, il faut auparavant faire deux observations.

« La première est que le mystère du verbe de l'homme, ainsi que l'a remarqué le philosophe le plus chrétien de nos jours, se résume dans cette proposition : « L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée ; » et qu'il en est de même du mystère du Verbe divin ; il est aussi dans cette proposition : « Dieu a pensé sa pa-

role avant de parler sa pensée. » Oui, Dieu a *pensé sa parole* en engendrant son Verbe divin de toute éternité. Dieu a *parlé sa pensée* lorsque, comme l'a dit l'Écriture Sainte, il a envoyé son Verbe pour se faire homme et guérir l'homme : *Misit verbum suum et sanavit eos.* (Ps. cvi, 20.)

« La seconde observation préliminaire à l'exposition de la doctrine de saint Augustin sur le verbe de l'homme, est que rien n'est plus faux que cette proposition enseignée dans certaines écoles : « La parole est le signe de la pensée. » Le signe est l'indice de la chose ; mais il n'est pas la chose elle-même. La fumée est l'indice du feu, mais elle n'est pas le feu lui-même. Au lieu que la parole est la pensée elle-même renfermée dans le mot, rendue sensible par la voix, et passant de l'esprit de celui qui parle dans l'esprit de celui qui l'entend.

« Cela établi, remarquez bien, dit saint Augustin, que tant que ma pensée est dans mon esprit, elle est une chose toute intellectuelle, toute spirituelle, bien différente du mot et du son de la voix : *Verbum quod est in corde meo aliud est quam sonus.* (Serm. 119, de Verb. Joan.)

« Lorsque cette pensée veut se manifester au dehors de mon esprit, que fait-elle ? Elle cherche un véhicule dans le son de la voix ; car le son de la voix est le véhicule de la pensée, du verbe : *Vehiculum quærit, vehiculum verbi sonus est vocis.* Et c'est, portée sur ce véhicule que ma pensée traverse l'air, et de mon esprit passe dans le vôtre : *Imponit se in vehiculum ; transcurrit aera, et pervenit ad vos.* (Tract. 7 in Joan.)

« Ma pensée donc, mon verbe voulant se faire connaître à vous, passe dans la voix, s'unit à la voix, s'incarne, en quelque sorte, dans la voix, *se fait voix.* Or, c'est de cette manière que le Verbe de Dieu voulant se faire connaître à l'homme est passé dans la chair, *s'est fait chair* : *Verbum meum apud me est, et transit in*

vocem : *Verbum Dei, apud Patrem erat, et transivit in carnem.* (Serm. 129 et 120.) C'est le premier des prodiges du verbe humain ; en voici le second.

« En vous communiquant ma pensée par le mot, je ne m'en dessais pas. En passant dans votre esprit, elle ne se sépare pas du mien : *Pervenit ad vos, et non recessit a me.* Avant que j'eusse parlé, j'avais cette pensée en moi-même, et vous ne l'aviez pas. J'ai parlé, vous avez commencé à l'avoir en vous, je vous l'ai donnée, et je n'ai rien perdu, la conservant dans mon esprit aussi complète qu'auparavant : *Antequam dicerem, ego habebam, et vos non habebatis. Dixi et vos habere cepistis, et ego nihil perdidit.* Ainsi donc la pensée, le verbe dont je viens de parler est devenu sensible à vos oreilles, et ne s'est pas séparé de mon esprit. Or, c'est de cette manière que le Verbe de Dieu s'est fait sensible à nos yeux, et ne s'est pas séparé de son Père ; *sicut verbum meum prolatum est sensui tuo, et non recessit a corde meo, ita Verbum Dei prolatum sensui nostro et non recessit a Patre suo.* (Ibid.)

« Mais voici encore un troisième prodige, si, au lieu de vous administrer le pain spirituel de la parole de Dieu, je ne faisais que vous distribuer un nombre de pains matériels, inférieur au nombre de mes auditeurs, deux choses arriveraient : d'abord plusieurs d'entre vous ne recevraient pas leur pain, tandis que d'autres le recevraient ; secondement, on aurait du pain de la même masse, mais chacun n'aurait pas identiquement le même pain, ni la totalité du pain, au lieu que, en parlant ma pensée, ceux auxquels parvient ma voix reçoivent tous identiquement et totalement cette pensée ; et si je parlais une langue capable d'être comprise si j'avais un organe assez fort pour me faire entendre par tous les douze cents millions d'hommes qui habitent la terre, toute cette masse d'hommes recevraient ma